

Théâtre
des
Quartiers
d'Ivry

Le cercle de craie caucasien

Bertolt Brecht

mise en scène
Ludovic Lagarde



du 18 avril au 14 mai 2000
du mardi au samedi 20h00 - dimanche 16h00
relâche lundi

au Théâtre d'Ivry Antoine Vitez

1 rue Simon Dereure - M° Mairie d'Ivry

renseignements - réservations 01 46 72 37 43

Servane Morize
relations publiques

Le cercle de craie caucasien

assistante mise en scène
Célie Pauthe
scénographie
Laurent Allaire, Ludovic Lagarde
costumes
Virginie et Jean-Jacques Weil
lumières
Sébastien Michaud
réalisation musicale
Xavier Bussy
régie générale
Fabien Billaud
conseil artistique
Odile Duboc, chorégraphe

Compagnie Ludovic Lagarde

production
La Ferme du Buisson
Scène Nationale de Marne la Vallée
La Maison de la Culture d'Amiens
Le Channel, Scène Nationale de Calais
Le Carreau, Scène Nationale de Forbach
La Compagnie Ludovic Lagarde
avec l'aide à la reprise de
Thécif Conseil Régional d'Ile de France
et le soutien de l'Adami

du 17 avril au 14 mai 2000

du mardi au samedi - 20h00
dimanche - 16h00

lieu des représentations
Théâtre d'Ivry Antoine Vitez
1 rue Simon Dereure - M^o Mairie d'Ivry

renseignements - réservations

01 46 72 37 43

Servane Morize
relations publiques

Bertolt Brecht

musique **Paul Dessau**

texte français

François Rey, Violaine Schwartz

mise en scène

Ludovic Lagarde

avec

Pierre Baux

un vieux paysan du kolkhoze Galinsk

le gouverneur Georgi Abaschvili

Simon Chachava, un moine, un domestique

un cuirassier, un valet de ferme, le brigand Irakli

Eric Challier

un soldat du kolkhoze Rosa Luxembourg

le prince obèse Arsen Kazbeki, un aubergiste

le caporal, Youssoup, l'avocat Sandro Oboladzé

Juliette Failevic

une jeune tractoriste du kolkhoze Rosa

Luxembourg, Groucha Vachnadzé

un cuirassier

Christophe Micoli

l'expert de la capitale

un vieux paysan qui vend du lait

le soldat "tête de bois"

Laurenti Vachnadzé, le policier Chauva

Laurent Poitrenaux

un vieux paysan du kolkhoze Rosa Luxembourg

l'aide de camp Chalva, un paysan

l'écrivain public Azdak

Mireille Roussel

une vieille paysanne du kolkhoze Galinsk

la cuisinière, une dame distinguée, une paysanne

la belle-mère provisoire de Groucha

le Grand Duc en fuite

Bizerban Kazbeki (neveu du prince obèse)

Ludovica, la petite mère Géorgie

l'avocat Illo Shouboladzé

Violaine Schwartz

une agronome du kolkhoze Rosa Luxembourg

Natella Abaschvili (femme du gouverneur)

une dame distinguée, la belle-soeur de Groucha

un cuirassier

Sept comédiens sur une plaque de zinc

Sur un large plateau réfléchissant, nous avons disposé quelques séries d'objets, figurant les restes d'un village du Caucase dévasté par les combats contre les nazis. Cette terre est le lieu de l'action et l'enjeu même du prologue de ce *Cercle de craie caucasien* ; deux kolkhozes se la disputent : doit-elle revenir à ceux à qui elle appartient ancestralement ou bien à ceux qui la feront fructifier, pour le bien de la communauté ?

Les objets disposés sont les outils avec lesquels les paysans vont devoir maintenant reconstruire ce village et au-delà, leur avenir. Ces outils, comme laissés là sur un établi, sont autant d'accessoires dont les acteurs vont s'emparer pour travailler à l'édification de la forme théâtrale, grâce à laquelle ils déploieront la fable.

Deux histoires pour n'en faire qu'une

L'histoire intime de Groucha, fille de cuisine au palais. Parce qu'elle s'est baissée pour ramasser l'enfant Micha, qu'elle s'est laissée aller à "l'horrible tentation de la bonté", et que l'enfant, laissé là par sa mère, n'est autre que le fils du Grand Duc fraîchement décapité lors d'une révolution de palais, Groucha va subir les épreuves d'un processus initiatique vers la maternité et l'émancipation.

L'histoire politique, celle d'Azdak, scribe de campagne, intello et voyou, paillard et solitaire, à qui le peuple fait endosser la robe de juge pour deux années de chaos révolutionnaire. Se prenant au jeu, utilisant toute la ruse dont il est capable, Azdak, retourne la justice comme un gant. Il sera le déçu qui ne décevra pas.

Deux histoires qui n'en font qu'une (la grande ?) quand elles viennent à se rejoindre en un seul flot : l'ordre revenu, c'est au désormais juge Azdak, devenu chemin faisant la figure même de la justice, que revient le devoir de trancher le sort de l'enfant. Se souvenant de Salomon, Azdak, pétri de contradictions et craignant pour lui-même, soumet les deux mères à l'ultime épreuve du cercle de craie. C'est à Groucha que reviendra l'enfant.

Seulement un lien structurel

On peut lire dans ce verdict une confirmation de la décision prise dans le prologue : l'enfant, comme la terre, est fruit de culture, non de nature. Mais n'est-il pas plus pertinent de considérer que cette fable, et sa résolution concernant l'enfant, ne vient ni éclairer, ni apaiser la décision prise par les kolkhoziens concernant la vallée en litige ? Il n'y a pas à notre avis, d'évidence idéologique entre la fable et le prologue, seulement un lien structurel.

Le Cercle de craie caucasien contient ce rêve fou "d'un âge d'or presque de justice", mais passé au crible d'une réalité sociale, historique et politique imprescriptible. Cette confrontation empêche les facilités manichéistes et les réductions dogmatiques.

jeudi 5 mars 1999

THEATRE. A la Ferme du Buisson, une version allégée du «Cercle de craie caucasien».

Brecht se fait déstaliniser

Le Cercle de craie caucasien de Bertolt Brecht, m.s. de Ludovic Lagarde, jusqu'au 8 mars à la Ferme du buisson de Noisiel-Marne-la-Vallée. tél.: 01 64 62 77 00.

Le Cercle de craie caucasien réclame une structure plus lourde que l'indique a priori la modestie de son intitulé. Au Berliner Ensemble, dans l'immédiat après-guerre, Brecht n'était pas en peine de mobiliser une armada de tracteurs *made in USSR* (pour un tout petit prologue), ni de défrayer un bataillon d'au bas mot quarante comédiens. Ludovic Lagarde, s'il dispose ici de la mégascène de la Ferme du buisson, a réduit personnages et décors à leur plus simple expression: sept comédiens et quelques chaises sur un plateau nu.

Emboîtements. Le matériau du Cercle vient d'une pièce chinoise du XIII^e siècle, dont Brecht a repris l'intrigue pour l'accommoder à sa façon. Tout débute par un débat démocratique entre membres de deux kolkhozes qui se disputent la possession d'une vallée fraîchement reconquise sur les nazis. Après une discussion franche et loyale, la vallée revient aux camarades les plus à même de la faire fructifier. Pour fêter la décision, on organise une représentation théâtrale, l'histoire du cercle de craie caucasien. «Ce sera long?» demande, tel le sosie d'un spectateur méfiant, un expert appelé à d'autres missions. «Quelques heures», lui répond-on. «Ne pourriez-vous pas faire plus court? – Non.» De fait, il faut trois bonnes heures pour un tour de cercle et faire du théâtre dans le théâtre. D'autant que l'histoire est généreuse



-Le Cercle de craie caucasien-. Pour Heiner Müller, -l'histoire sociale un peu kitsch d'une servante.-

en emboîtements et digressions chers à Brecht.

Epure. Ritournelle: «Ceux qui n'avaient point pris part au bonheur des puissants ont souvent part à leur malheur. La voiture qui culbute entraîne l'attelage en sueur avec elle dans l'abîme.» Dans une ville de Géorgie, un coup d'Etat éclate. La femme du gouverneur oublie dans sa fuite son nouveau-né, recueilli par une domestique au grand cœur. Exode, errance, Groucha la servante s'attache à l'enfant. Mais quand tout rentre dans l'ordre (ancien), la mère veut récupérer son rejeton. A l'heure de la décision finale, un magistrat de fortune rejoue le jugement de Salomon et remet l'enfant à celle qui refuse de l'écarteler, bref, à celle la plus à même de le faire fructifier.

Typique des pièces épiques de Brecht, victoire marxiste de la culture sur la nature, le Cercle n'a plus guère les faveurs des plateaux. On voit trop, et pas complètement à tort, dans «l'histoire sociale un peu kitsch de cette servante», selon Heiner Müller, une lourde machinerie réaliste-socialiste. Ludovic Lagarde a nettoyé la pièce de toute esthétique jdanovienne, la libérant ainsi de son principal travers. Il

a le mérite, dans un dispositif épuré, nourri au lait des arts plastiques et de la chorégraphie, excellentement éclairé en rondes-bosses (par Sébastien Michaud) de restituer aux personnages humour et complexité.

Après avoir arpenté avec bonheur, depuis 1993, Courteline, Tchekhov et Olivier Cadiot avec une troupe de fidèles (Pierre

Baux, Juliette Failevic, Christophe Micoli, Mathias Mlekuz, Laurent Poitrenaux Mireille Roussel et Violaine Schwartz), Ludovic Lagarde fait à nouveau preuve dans cet exercice difficile d'une belle élégance et d'un vrai sens du rythme, apte en outre à mettre en valeur les chansons d'origine de Paul Dessau. Et sa lecture de Brecht (dans une traduction rafraîchie de François Rey et de Violaine Schwartz) opère, sur le dramaturge aujourd'hui centenaire, un processus de déstalinisation moins tape-à-l'œil mais autrement plus excitant que celui de Khrouchtchev lors du vingtième congrès •

ALAIN DREYFUS

Petit organon pour le théâtre (3)

Depuis toujours, l'affaire du théâtre, comme de tous les arts, a été de divertir les hommes. Cette tâche lui a toujours conféré sa dignité particulière. Le plaisir qu'il procure est sa seule justification, à vrai dire indispensable et suffisante. Impossible de lui attribuer un rôle plus élevé, en le transformant par exemple en une sorte de foire à la morale : il courrait au contraire le risque de se dégrader, ce qui ne manquerait pas de se produire dès l'instant où il ne ferait plus de la morale une source de plaisir, et de plaisir pour les sens (obligation qui d'ailleurs ne saurait que profiter à la morale). On ne devrait même pas lui demander d'enseigner quoi que ce soit, sinon peut-être la manière de prendre du plaisir à se mouvoir, sur le plan physique ou dans le domaine de l'esprit ; mais rien de plus utilitaire. Car il importe que le théâtre ait toute liberté de rester quelque chose de superflu, ce qui implique, il est vrai, que l'on vit pour le superflu. Moins que toute autre chose, les réjouissances ont besoin qu'on les justifie.

Bertolt Brecht
Ecrits sur le théâtre

Ecrits sur le théâtre

Remarques sur des pièces et des représentations

Le théâtre moderne est le théâtre épique. Le tableau suivant indique quelques déplacements de centre de gravité du théâtre dramatique au théâtre épique :

<i>Forme dramatique du théâtre</i>	<i>Forme épique du théâtre</i>
La scène "incarne" un processus	elle le raconte
implique le spectateur dans une action et	fait de lui un observateur, mais
épaise son activité	éveille son activité
lui est occasion de sentiments	l'oblige à des décisions
lui procure des émotions	lui procure des connaissances
Le spectateur est plongé dans une action	Il est confronté à elle
On fait appel à la suggestion	On fait appel aux arguments
Les sentiments sont conservés	poussés jusqu'à la connaissance
L'homme est supposé connu	L'homme est l'objet de la recherche
L'homme immuable	L'homme qui se transforme et transforme
Intérêt passionné pour le dénouement	Intérêt passionné pour le déroulement
Une scène pour la suivante	Chaque scène pour soi
Les événements suivent leur cours linéairement	avec des sinuosités
Natura non facit saltus	Facit saltus
Le monde tel qu'il est	Le monde tel qu'il devient
Ce que l'homme devrait faire	Ce que l'homme est obligé de faire
Ses instincts	Ses motivations
La pensée détermine l'être	L'être social détermine la pensée

EXTRAIT DEUXIÈME TABLEAU : L'auguste enfant

Le soldat Simon Chachava arrive et cherche Groucha dans la cohue.

(...)

Simon : Si le temps presse, nous devrions éviter les disputes, car pour une bonne dispute, il faut du temps. Peut-on se permettre une question : La demoiselle a-t-elle encore ses parents ?

Groucha : Non, juste un frère.

Simon : Comme le temps est compté, la deuxième question sera : La demoiselle est-elle saine comme le goujon dans la rivière ?

Groucha : Peut-être un tiraillement dans l'épaule droite, par moments, à part ça robuste à l'ouvrage, personne n'a encore eu à se plaindre.

Simon : C'est bien connu. Le dimanche de Pâques, quand il s'agit de savoir qui va chercher l'oie qui manque, eh bien, c'est elle qui se dévoue. Question numéro trois : La demoiselle est-elle d'une nature impatiente ? Réclame-t-elle des cerises en hiver ?

Groucha : Impatiente non, mais quand les gens partent à la guerre sans raison et qu'on a aucune nouvelle, c'est désagréable.

Simon : On donnera des nouvelles. *On appelle à nouveau Groucha depuis le palais.* Pour terminer, la question principale...

Groucha : Simon Chachava, on m'appelle dans la troisième cours et il faut que je me hâte, donc la réponse est oui.

Simon, très gêné : On dit : "Hâte est le nom du vent qui renversent l'échafaudage". Mais on dit aussi : "Les riches vont sans hâte". Je suis de...

Groucha : Koutsk.

Simon : Alors comme ça, on s'est renseigné ? Soldat en bonne santé, personne à charge, dix piastres par mois, vingt quand il sera sergent-payeur, demande cordialement la main de la demoiselle.

Groucha : Simon Chachava, ça me convient.

Simon défait de son cou une fine chaîne où pend une petite croix : La croix vient de ma mère, Groucha Vachnadzé, la chaîne est en argent. Prière de la mettre.

Groucha : Merci beaucoup, Simon.

Il lui passe la chaîne autour du cou. (...)

Groucha : Simon Chachava, je t'attendrai.

Pars tranquille à la bataille, soldat

La sanglante bataille, l'âpre bataille

D'où tous ne reviendrons pas.

Quand tu reviendras, je serai là.

Je t'attendrai sous l'orme vert,

Je t'attendrai sous l'orme nu,

Je t'attendrai jusqu'à ce que le dernier revienne,

Et après.

Lorsque tu reviendras de la bataille,

Il n'y aura pas de botte devant la porte

L'oreiller à côté du mien sera vide

Et ma bouche n'aura pas été embrassée.

Lorsque tu reviendras, lorsque tu reviendras

Tu pourras dire : Tout est comme autrefois.

Simon : Je te remercie, Groucha Vachnadzé, et au revoir.

Il s'incline profondément devant elle. Elle s'incline tout aussi profondément devant lui. Puis elle part en courant, sans se retourner.

EXTRAIT TROISIEME TABLEAU :

La fuite dans les montagnes du Nord

Devant un caravansérail. On voit Groucha, revêtue du manteau de brocart, s'avancer vers deux dames distinguées. Elle porte l'enfant dans ses bras.

(...)

La plus âgée des dames : Comment allons-nous faire pour installer quelque chose qui ressemble à un lit ?

Groucha : Ça, je m'en charge. *Elle assied l'enfant par terre.* A plusieurs, on s'en tire plus facilement. *Balayant le sol :* J'ai été complètement prise au dépourvu. "Chère Anastasia Katarinovska, me disait mon mari avant le déjeuner, recouche-toi encore un moment, tu sais bien que tu attrapes facilement la migraine". *Elle traîne les sacs, en fait des lits ; les dames, suivant des yeux son travail, se regardent.* "Georgi, disais-je au Gouverneur, avec les soixante invités que nous avons à déjeuner, je ne peux pas me recoucher, impossible de compter sur les domestiques, et Michel Géorgivitch refuse de manger si je ne suis pas là". *Elle s'aperçoit soudain que les dames la regardent bizarrement et en chuchotant.* Bon, comme ça en tout cas on ne dormira pas à même le sol. J'ai mis les couvertures en double.

La plus âgée des dames, autoritaire : Vous êtes bien habile pour faire les lits, ma chère, montrez vos mains !

Groucha, effrayée : Que voulez dire ?

La plus jeune des dames : On vous dit de montrer vos mains.

Groucha montre ses mains.

La plus jeune des dames, triomphante : Des gerçures ! Une domestique !

La plus âgée des dames va à la porte et appelle : "Quelqu'un !"

La plus jeune des dames : Tu es démasquée, vaurienne ! Qu'est-ce que tu manigançais ? Avoue ! Quelqu'un ! Police !

Le valet, arrivant : Mais que se passe-t-il ?

La plus âgée des dames : Cette fille s'est introduite ici, en ce faisant passer pour une dame. C'est probablement une voleuse.

La plus jeune des dames : Et dangereuse qui plus est ! Elle voulait nous trucider ! C'est une affaire qui relève de la police. Ah, mon dieu, je sens ma migraine qui revient.

Le valet : Il n'y a pas de police, pour le moment. *A Groucha :* Ramasse tes frusques, petite soeur, et disparais comme le lard dans le buffet.

La plus âgée des dames, à la plus jeune : Regarde voir si elle n'a pas volé quelque chose !

Elles sortent

Le valet : Crois-moi, il n'y a rien de plus difficile que d'imiter quelqu'un de paresseux et d'inutile. Ces gens-là, il suffit qu'ils soupçonnent que tu es capable de te torcher le cul toi-même ou que tu as déjà travaillé de tes mains une fois dans ta vie, et c'est fini. *Lui lance à voix basse :* Prends à droite au prochain carrefour.

Elle disparaît.

EXTRAIT QUATRIEME TABLEAU :

Dans les montagnes du Nord

Accroupie au bord d'un petit ruisseau, Groucha trempe du linge dans l'eau. Non loin de là, quelques enfants.

(...)

Groucha : Simon !

Simon : C'est bien la demoiselle Groucha Vachnadzé ?

(...)

Groucha se lève, joyeuse, et s'incline profondément : Salutation à monsieur le soldat. Et Dieu soit loué qui le ramène en vie.

(...)

Simon : Peut-on demander si une certaine personne a toujours l'habitude de tremper sa jambe dans l'eau quand elle lave son linge ?

Groucha : La réponse est "non", rapport aux yeux dans les buissons.

Simon : La demoiselle parle de soldat. Elle a devant elle un sergent-payeur.

Groucha : C'est donc vingt piastres ?

Simon : Plus le logement.

Groucha, les larmes aux yeux : Derrière la caserne, sous les dattiers.

Simon : Exactement. Je vois qu'on a repéré le terrain.

Groucha : Tout juste.

Simon : Et on n'a pas oublié. *Groucha secoue la tête.* Donc la porte tourne toujours sur ses gonds, comme on dit ? *Groucha le regarde en silence et secoue à nouveau la tête.* Qu'est-ce qu'il y a ? Quelque chose ne va pas ?

Groucha : Simon Chachava, je ne pourrai plus jamais retourner à Nukha. Il s'est passé quelque chose.

Simon : Qu'est-ce qui s'est passé ?

Groucha : J'ai été amenée à assommer un cuirassier.

Simon : Eh bien, Groucha Vachnadzé devait avoir ses raisons.

Groucha : Il y a autre chose, Simon Chachava. Je ne m'appelle plus comme je m'appelais.

Simon, après un silence : Là, je ne comprends pas.

Groucha : Comment t'expliquer, comme ça, à la va-vite, et avec ce ruisseau entre nous ? Tu ne peux pas traverser la passerelle ?

Simon : Ce n'est peut-être plus nécessaire.

Groucha : C'est absolument nécessaire. Traverse, Simon, vite ?

Simon : La demoiselle veut-elle dire qu'on est arrivé trop tard ?

Groucha le regarde désespérée, le visage inondé de larmes. Simon regarde fixement devant lui. Il a ramassé un bout de bois et le taille.

Le chanteur :

Il y a ce qu'on dit et il y a ce qu'on ne dit pas.

Le soldat est revenu. D'où il revient, il ne le dit pas.

Ecoutez ce qu'il pensait, ce qu'il ne disait pas :

La bataille commença à l'aube, elle devint sanglante à midi.

Le premier tomba devant moi, le deuxième tomba derrière moi, le troisième à côté de moi.

Le premier, je marchai sur lui, le deuxième, je l'abandonnai, le troisième, le capitaine l'éventra.

L'un de mes frères est mort par le feu, l'autre est mort par la fumée.

On battait le fer sur ma nuque, mes doigts gelaient dans mes gants, mes orteils dans mes bas.

Je mangeais des bourgeons de tremble, je buvais du bouillon d'érable, je dormais sur des pierres, dans l'eau.

Simon : J'aperçois un bonnet dans l'herbe. Y aurait-il déjà un enfant ?

Groucha : Il y a un enfant, Simon, comment pourrais-je le cacher ? Mais je te le demande, ne t'inquiète pas, ce n'est pas le mien.

Simon : On dit : "Quand le vent se met à souffler, il s'engouffre par toutes les brèches." La dame n'a pas besoin d'en dire plus.

Groucha baisse la tête et ne dit plus rien.

Le chanteur :

Le désir était là, mais on n'a pas attendu.

Le serment est rompu. Le pourquoi n'est pas dit.

Ecoutez ce qu'elle pensait, ce qu'elle ne disait pas :

Alors que tu étais dans la bataille, soldat,

L'âpre bataille, la sanglante bataille,

J'ai trouvé un enfant, qui était sans secours.

Je n'ai pas eu le coeur de passer mon chemin.

J'ai pris soin de ce qui allait se perdre, il le fallait.

J'ai ramassé, il le fallait, les miettes tombées à terre.

Je me suis saignée, il le fallait, pour ce qui n'était pas mien.

Ce qui ne m'était rien.

Quelqu'un doit venir en aide

Au petit arbre qui a besoin d'eau.

Que le pâtre s'endorme, le petit veau s'égare,

Et son cri reste inentendu.

Simon : Rends-moi la croix que je t'ai donnée. Ou plutôt, jette-là dans le ruisseau.

Il se détourne pour partir.

Groucha : Simon Chachava, ne t'en va pas, il n'est pas à moi, il n'est pas à moi !

Groucha reste interdite. Deux cuirassiers vont à elle, tenant Michel.

Un cuirassier : C'est toi, Groucha ? Elle fait signe que oui. C'est ton enfant ?

Groucha : oui. *Simon s'en va. Simon !*

Le cuirassier : Nous avons ordre du tribunal de conduire à la ville cet enfant, que nous avons trouvé sous ta garde, car tout porte à croire qu'il s'agit de Michel Abaschvili, le fils du Gouverneur Georgi Abaschvili et de Natella Abaschvili sa femme. Voici le papier avec le sceaux officiels.

Ils emmènent l'enfant.

Groucha, court derrière eux en criant : Laissez-le, je vous en prie, il est à moi.

Le chanteur :

Les cuirassiers enlevèrent l'enfant, le cher enfant, l'enfant si cher.

La malheureuse les suivit à la ville, la ville dangereuse.

La mère naturelle réclamait l'enfant. La mère nourricière comparut devant le tribunal.

A qui ira l'enfant ? Qui tranchera le cas ?

Qui sera le juge, sera-t-il bon, sera-t-il mauvais ?

La ville brûlait. Dans le fauteuil du juge siégeait Azdak.

Bertolt Brecht

- 1918 *La complainte du soldat mort*
Baal
Spartakus (Tambours dans la nuit)
- 1921 *Noce chez les petits bourgeois*
Dans la jungle des villes
- 1927 *Sermons domestiques*
Mahagonny - musique Kurt Weill
- 1928 Création de *L'opéra de quat'sous* à Berlin
- 1929 *Celui qui dit oui : celui qui dit non* (pièces didactiques)
- 1930 *Sainte Jeanne des abattoirs* (écrits théoriques sur le théâtre épique)
- 1931 Création de *Homme pour homme*
- 1932 Création à Berlin de *La mère, Têtes rondes et Têtes pointues* et de *La décision*
- 1933 Création à Paris de *Les sept péchés capitaux des petits bourgeois*
- 1934 *Les Horaces et les Curiaces* (le roman de *L'opéra de quat'sous*)
- 1935 *Grand'peur et misère du III^e Reich*
- 1937 *Les fusils de la mère Carrar*
- 1938 *La vie de Galilée*
La Bonne âme de Se-Tchouan
- 1939 *Mère Courage et ses enfants*
Le procès de Lucullus
- 1940 *Maître Puntila et son valet Matti*
Dialogue d'exilés
- 1941 *La résistible ascension d'Arturo Ui*
La visions de Simone Machard
- 1942 *Schweyk dans la 2^eme guerre mondiale*
- 1943 *Le cercle de craie caucasien*
- 1947 *L'exemption et la règle*
- 1951 Création au TNP de *Mère Courage* par Jean Vilar
- 1956 Création française par Jean Dasté de *Le cercle de craie caucasien*

Paul Dessau

Compositeur allemand (Hambourg 1894 - Berlin 1979). Il apprend très jeune à jouer du violon et donne un concert à l'âge de 11 ans.

En 1910, il entre au conservatoire Klinworth-Scharwenka à Berlin, où il étudie le violon avec Florian Zajic et la composition avec Eduard Behm et Max Loe Wengard. En 1913, il est répétiteur au théâtre municipal de Hambourg ; en 1914, il est appelé dans l'armée allemande.

Après l'Armistice de 1918, il est engagé comme compositeur et chef d'orchestre dans divers ensembles de musique de chambre à Hambourg. Il est ensuite répétiteur et chef d'orchestre à l'Opéra de Cologne (1919 - 1923) et à Mayence (1924). En 1925, il est nommé chef d'orchestre à la Städtische Opera de Berlin, poste qu'il occupe jusqu'en 1933.

Avec l'usurpation du pouvoir par les nazis, il quitte l'Allemagne, vit dans plusieurs villes d'Europe et séjourne en Palestine. En 1939, il émigre au Etats-Unis, il vit quelques temps à New-York et, en 1944, se rend à Hollywood, où il travaille à la musique de 14 films comme compositeur et orchestrateur.

De retour à Berlin en 1948, il participe activement à la vie musicale allemande, s'alignant sur les développements politiques, sociaux et artistiques de la République Démocratique Allemande. Il est nommé professeur en 1959.

Etroitement associé à Bertolt Brecht, il compose de la musique de scène pour plusieurs de ses pièces. (*Mère courage* 1946 - *Maître Puntila et son valet Matti* 1949 - *Homme pour homme* 1951 - *Le cercle de craie caucasien* 1954)

Les opéras, les oeuvres chorales, les mélodies et la musique instrumentale de Dessau sont imbus des idéaux progressistes du réalisme socialiste. Tout en étant convaincu de la nécessité d'une musique des masses, il a fait appel aux techniques modernes en appliquant occasionnellement le dodécaphonisme de Schoenberg.